

LES
ENQUÊTES CAMPANAIRES
DE M. J. BERTHELÉ (1)

La campanographie, — en langue vulgaire, la description des cloches, — est une science relativement nouvelle. Il y a quelque trente ans, les cloches n'étaient inscrites au programme des études archéologiques et historiques qu'à titre d'annexe du *Mobilier ecclésiastique* et comme branche de l'épigraphie. Grâce à d'excellents travaux qui ont montré quel intérêt ont réellement les cloches pour l'histoire de l'art industriel, et quelle attention méritent les modestes artisans qui les ont fondues, la campanographie a conquis aujourd'hui sa rubrique spéciale dans nos recueils les plus autorisés, au même titre que l'orfèvrerie, la verrerie, la tapisserie, la broderie, la céramique, etc.

M. J. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault, est un des plus fervents adeptes de cette science née d'hier. Un des premiers, il est entré dans cette voie avec une jeunesse et une ardeur, servie par des connaissances solides et une rare sagacité. Il vient de réunir, dans un volume qui fait l'objet de la présente communication, une partie des notes et documents

(1) *Enquêtes Campanaires*, par M. Jos. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault, lauréat de l'Institut; vol. in-8° raisin, orné de 48 gravures. Montpellier, imprimerie Delord-Bœhm et Martial.

qu'il a recueillis, les monographies qu'il a écrites, depuis près de quinze ans, sur les cloches et les fondeurs de cloches depuis le VIII^e jusques et y compris le XIX^e siècle... M. Berthelé a bien voulu d'ailleurs faire hommage à notre Société d'un exemplaire de son ouvrage, et nous ne saurions trop le remercier d'avoir pensé aux collègues qui sont toujours heureux d'applaudir à ses succès.

Dans une lettre-préface d'un tour charmant, l'auteur dédie son livre à M. Henri Jadart, l'aimable et savant bibliothécaire et conservateur du Musée de la ville de Reims, un des pionniers de la science campanaire, à laquelle il a apporté une abondante contribution par son « Histoire du bourdon de Notre-Dame de Reims » et ses remarquables travaux sur les cloches de la région champenoise et ardennaise, faits en collaboration avec MM. Ch. Givelet, L. Demaison, A. Baudon, F. Baudemant et P. Laurent.

Le volume s'ouvre par une étude à la fois historique, technique et pittoresque, qui nous initie aux diverses opérations que nécessite la fonte d'une cloche, depuis les pourparlers et conventions arrêtées entre les fondeurs et les conseils de fabrique ou municipalités, jusqu'aux règlements de comptes définitifs. L'auteur nous décrit toutes les phases de ce travail compliqué, soit que le fondeur l'exécute dans son usine, soit qu'il se transporte, comme cela arrivait le plus souvent autrefois, dans la localité où l'on a réclamé ses services. Les fondeurs sont tous sédentaires aujourd'hui ; mais, au moyen-âge et même, dans certaines provinces, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les fondeurs ambulants étaient les plus nombreux, et les populations donnaient généralement la préférence à ceux-ci. Elles aimaient à voir faire le travail, sous leurs yeux, sous leur contrôle en quelque sorte, et avec les matières premières, étain et cuivre, qu'elles avaient fournies. En cas de refonte surtout, la partie prenante y trouvait plus de garanties de conserver dans sa pureté le métal primitif.

Aussitôt arrivé dans le pays, le fondeur installait son chantier, au pied de l'église, quand le terrain s'y prêtait, ou à

proximité d'icelle ; quelquefois sous la halle, ce qui lui évitait de construire un abri. Il dirigeait alors les travaux préparatoires qui consistaient à bâtir un fourneau, à s'approvisionner de charbon de bois et de bûches de chêne ; à creuser la fosse destinée à recevoir le moule. Ce moule, établi au moyen d'un tracé ou « gabarit », tournant autour d'une tige plantée dans le noyau, était formé de trois parties : le noyau central, la fausse cloche, qui fera place au métal au moment décisif, et la chape, qui recouvre cette fausse cloche. Ce n'est pas une mince besogne que de pourvoir à tout, sans fausses manœuvres, et l'opération comporte des aléas qui ne permettent pas de chanter victoire avant que la cloche, dégagée du moule, n'apparaisse sans tares, ni déformations d'aucune sorte, dans la belle harmonie de ses lignes.

Les habitants s'intéressaient vivement à ces opérations, dont la dernière et la plus délicate, la « coulée » de la cloche, donnait lieu, quand elle était réussie, à des « beuveries » qui mettaient le pays en liesse. L'on était d'autant mieux porté à se réjouir du succès que chacun, le plus souvent, y avait contribué par son aide personnelle, ou par dons en nature, tels que bois, matériaux divers, objets et ustensiles hors d'usage, destinés à la fonte : chaudrons, casseroles, vaisselles d'étain, mortiers, chenets, etc.

Ces fondeurs nomades venaient généralement du Bassigny, région de peu d'étendue comprise aujourd'hui dans le département de la Haute-Marne, et des Vosges, et qui peut être considérée comme appartenant, partie à la Champagne, partie à la Lorraine. De cette petite contrée, les « saintiers », comme on les appelait, se répandaient partout, en Poitou, en Vendée, dans le Nivernais, aussi bien qu'en Bretagne, en Périgord et en Savoie, — voire dans les Flandres et jusqu'en Allemagne.

Parfois, ils se fixaient et faisaient souche loin de leur pays d'origine, comme les Bollée à Orléans ou au Mans ; d'autres, comme les Perret, de Breuvannes, qui ont eu, à Auch, un atelier fixe, sans abandonner pour cela leur domicile lorrain,

revenaient chaque printemps à leur fonderie de campagne ; fondeurs mixtes, en quelque sorte, qui marquent la transition entre l'ancien régime de la fonte sur place et le régime actuel de la fabrication à demeure.

La réputation des Lorrains en matière de fonte était si bien établie que les fondeurs champenois du Bassigny se qualifiaient de Lorrains, comme leurs confrères des vallées de la Meuse et du Mouzon. Les uns et les autres avaient acquis d'ailleurs une expérience consommée dans l'exercice d'un métier dont ils se transmettaient les traditions quelque peu mystérieuses de père en fils ; métier difficile certes, qui exigeait, à défaut de calculs savants, un flair prodigieux pour mener à bien une œuvre en tous points conforme au type stipulé, comme poids, sonorité, et donnant la note convenu, note que concouraient à produire les dimensions de la cloche, l'épaisseur du métal et le dosage judicieux des portions de cuivre, d'étain, d'argent quelquefois, qui le composaient.

Le fondeur qui réussissait à obtenir ces résultats en était justement fier. Ce n'était pourtant encore que la partie industrielle, si importante qu'elle fût, de son œuvre. Restait la question esthétique et décorative, où, selon M. Berthelé, les fondeurs, surtout ceux du moyen-âge et du xvi^e siècle, se sont montrés souvent de véritables artistes, non seulement par la pureté du galbe qu'ils donnaient à leur œuvre, mais par les heureuses dispositions des filets, frises, rinceaux, cordons qui divisaient la robe extérieure de la cloche en plusieurs compartiments où s'inscrivaient les légendes, dates, noms de parrains, de curés, de fabriciens, armoiries ou sceaux des villes, des abbayes, des évêques, marques de fondeurs, sujets religieux, tels que le Crucifiement de Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus, etc., qui se détachaient en relief sur la surface polie du métal.

Au début, ces inscriptions s'obtenaient à l'aide de filets de cire roulés à la main que l'on appliquait sur la fausse cloche pour façonner les lettres. Ce procédé rudimentaire se prati-

qua jusqu'au XIII^e siècle où l'on commença à se servir de lettres et ornements sur matrices gravées. Aujourd'hui que l'on vise en tout aux moyens expéditifs, on emploie des caractères mobiles enchâssés dans des composteurs.

On voit quel vaste champ ouvre l'étude des cloches à l'épigraphiste, à l'archéologue, et l'on ne s'étonnera point que M. Berthelé dirige avec passion ses investigations de ce côté. C'est à ce sport *sui generis*, qu'il consacre, chaque année, les loisirs de ses vacances. Ses jarrets, ankylosés par les travaux sédentaires du paléographe, retrouvent leur vigueur et leur élasticité à faire l'ascension de tous les clochers, à grimper des escaliers ajourés et branlants, à se hisser dans les charpentes des beffrois jusqu'à la cloche qu'il s'agit d'atteindre pour lui arracher son secret.

En des postures fort incommodes et qui ne sont pas toujours sans danger, il en relève avec soin le signalement; mais quel triomphe, lorsque, redescendu sur le plancher des humains, il a enrichi son calepin de la description inédite d'une cloche inconnue qui lui a révélé un nom nouveau de fondeur!

Envisagée sous ce point de vue, la cloche devient un monument historique d'un réel intérêt, que complètent les documents écrits, registres des paroisses, procès-verbaux de baptême, de bénédictions, contrats passés avec les fondeurs. Ce sont alors les patientes recherches dans les chartriers succédant à l'allègre activité du service en campagne. M. Berthelé est aussi apte au premier qu'au second de ces exercices; nul ne s'y livre avec plus d'ardeur que lui, et n'apporte une sagacité plus avertie, une plus inlassable ténacité à compiler ces grimoires intraduisibles pour le commun des mortels.

M. Berthelé a poussé ses explorations un peu partout, selon l'occurrence, au gré des curiosités qui le hantaient, dans l'Ariège, le Rhône, la Côte-d'Or, la Haute-Garonne. Il s'est attaché d'une façon plus spéciale à la Vendée, au Poitou, contrées qu'il étudia particulièrement au temps où il était archiviste du département des Deux-Sèvres. La Haute-Marne,

les Vosges, la Marne, les Ardennes, ont été aussi l'objet de ses investigations.

Le département de l'Aisne qui, comme le dit lui-même M. Berthelé, « est presque sa patrie » et Château-Thierry qui « est presque son berceau », ne pouvaient manquer de figurer dans ce nouveau volume, indépendamment des travaux antérieurs relatifs à cette région, travaux que l'auteur se contente de rappeler en notes et qui ont été pour la plupart publiés dans les *Annales* de notre Société (voir table générale). C'est ainsi que notre très distingué compatriote et collègue nous fait part de ses observations et découvertes sur la cloche gothique de l'Hôtel-de-Ville de Braine, sur la cloche de l'ancienne prison de La Fère, cloche essentiellement municipale datant du xvii^e siècle et fondue par le saintier Pierre Linotte, de Soissons.

Ce Linotte nous est signalé aussi par notre collègue M. Riomet, « le vaillant explorateur des clochers de la Thiérache et du Tardenois », comme l'appelle M. Berthelé. Celui-ci nous révèle encore l'existence du fondeur Jean-Simon Chéron, natif de Meaux, et fixé plus tard à Fresnes, près Fère-en-Tardenois. On devrait à ce fabricant la cloche destinée à l'origine (1795) à l'Eglise Saint-Crépin, recueillie, à travers les orages des temps, par l'Eglise de la Chapelle-sur-Chézy. Cette cloche fût remplacée, à Saint-Crépin, par la sonnerie actuelle, fondue à Neuilly-Saint-Front par les J.-B. Antoine, père et fils.

Ces Antoine, originaires des Vosges, fondeurs ambulants, se fixèrent à Neuilly par suite du mariage de J.-B. Antoine, qui épousa, le 11 Janvier 1790, Jeanne Brigot, un de ces noms de connaissance que l'on aime à noter. Ce nom n'est pas le seul que nous ayons plaisir à rencontrer ; car, pour en revenir à Jean-Simon Chéron, nous voyons qu'il opéra sous les auspices d'un certain percepteur de Mont-Saint-Père du nom d'Henry Guyot qui s'intitulait aussi — bizarre cumul — marchand de cloches. Il servait d'intermédiaire entre les paroisses, les communes et les fondeurs. Il faisait inscrire son

nom à côté de celui de Cheron sur les cloches qu'il « entreprenait ». Or, ce Guyot qui passa de la perception de Mont-Saint-Père à celles de Saint-Souplet et Trilbardou (Seine-et-Marne) où il mourut retraité, fut le père de Victor Guyot, principal du Collège de Meaux, l'aïeul de Henry Guyot, actuellement président du Tribunal Civil d'Arcis-sur-Aube et l'oncle de notre regretté collègue Philibert Guyot, Juge de Paix d'Etampes.

L'ancêtre de la famille, le percepteur de Mont-Saint-Père, y avait épousé une demoiselle Hélot, nièce d'Antoine Hélot qui administra pendant longtemps la commune à la satisfaction des habitants, dans des temps difficiles. Cet Antoine Hélot fût la tige d'une nombreuse et honorable famille qui n'est pas éteinte et me touche personnellement de très près.

La Somme a fourni à M. Berthelé l'occasion de nous donner l'histoire d'une famille de fondeurs qui travailla du xvi^e siècle au xix^e siècle, la famille des Cavillier, dont le premier du nom qui exerça la profession, né à Corbie en 1548, s'établit à Noyon, et dont l'un des fils, Philippe Cavillier, est venu, en 1636, se fixer à Carrepuits, village voisin de Roye (arrondissement de Montdidier). Son descendant, encore fabricant, représente la neuvième génération des fondeurs de cloches de la famille. Le cas vaut la peine qu'on le signale. M. Berthelé a fait tout exprès le pèlerinage de Carrepuits. Il a donné aux Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry (année 1890) un alerte et spirituel récit de sa visite à M. Xavier Cavillier, qui, de la meilleure grâce du monde, lui a communiqué les archives de la maison, d'anciens devis et les curieux manuscrits de Philippe II Cavillier concernant la technique professionnelle, conservés dans la famille.

A la suite de nombreuses monographies de cloches décrites d'une plume rapide, suivies d'intéressantes biographies de fondeurs, M. Berthelé donne plusieurs tables analytiques qui guident le lecteur et un index des fondeurs, qui contient

plus de 900 noms accompagnés, la plupart, de succinctes informations biographiques.

De plus, une illustration toute documentaire éclaire le texte. La paléographie des cloches peut y être étudiée dans ses différents types à l'aide d'une série de fac-similés d'inscriptions, remontant jusqu'au commencement du XIII^e siècle. L'iconographie campanaire héraldique, ornementale, religieuse ou historique, n'est pas moins amplement représentée. Une série spéciale est consacrée aux marques de fondeurs.

On peut juger par tout ce que nous venons de dire, des services que l'important et substantiel ouvrage de M. Berthelé est appelé à rendre à l'art campanaire et aux sciences qui s'y rattachent. Il est à souhaiter, dans l'intérêt de l'histoire des arts industriels, qu'à l'exemple de l'infatigable archiviste de l'Hérault, de zélés chercheurs marchent à sa suite dans la voie qu'il a si magistralement tracée.

FRÉDÉRIC HENRIET.